

LETTRES D'ITALIE¹.

A MONSIEUR LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA.

IV

MON CHER AMI,

DE BOLOGNE A FLORENCE.—Le chemin de fer suit le Reno, rivière-torrent qui, comme presque tous les cours d'eau italiens, dévore ses rives et entraîne la terre végétale dans la mer en y formant des lagunes. Le sommet des montagnes est déboisé. La pluie, qui l'hiver tombe en abondance et par fortes averses, n'est point retenue par la végétation. Elle creuse des ravins; elle emporte tout et ne laisse plus que le rocher nu. Au haut, stérilité et dénudation; en bas, marais et malaria, voilà le résultat. Ce fléau du déboisement a sévi dans tout le bassin de la Méditerranée, depuis l'Espagne jusqu'en Asie Mineure. Les anciens avaient bien raison de consacrer les bois des montagnes à leurs divinités. La science et l'instruction répandues par l'État et des lois énergiques suffiront-elles pour réparer le mal?

Quand on descend sur l'autre versant des Apennins, dans le bassin de l'Arno, la vue est magnifique. Les pentes sont couvertes de châtaigniers d'abord, puis d'oliviers et de vignes, au-dessous desquels verdissent déjà le jeune blé et les

¹ *Suite.* Voir les livraisons des 15 janvier et 15 février 1879.

premières pousses des légumineuses. Au bas s'étend la riche plaine toscane ; mais on ne jouit que peu d'instant de ce panorama. La voie est presque tout entière en tunnel. Le train reparait un instant au jour et puis se replonge dans les ténèbres. On arrive ainsi à Pistoia, petite ville calme et propre, où l'art a eu, au XIII^e siècle, un moment d'épanouissement charmant. A l'hôpital del Ceppo, les bas-reliefs de Luca della Robbia, en terres cuites colorées de 1525, sont une merveille. Elles représentent les œuvres de la charité. C'est un mélange ravissant de réalisme et de tradition classique. La place de la Seigneurie, avec le palais communal, le tribunal et la cathédrale, fait une vive impression. On est transporté au XIV^e siècle. Les églises en marbre blanc et noir et leurs chaires sont aussi bien curieuses. Voilà ce qu'il y a de merveilleux en Italie : allez dans n'importe quelle petite cité et vous y trouverez quelque ornement, quelque tableau, quelque statue, quelque œuvre d'art qui a son caractère propre et qui reflète une époque. Nous ne nous arrêtons à Pistoia que quelques heures et je n'y vais voir personne ; mais, en jetant un coup d'œil sur les affiches, je constate qu'il existe ici un mouvement ouvrier bien plus actif et surtout d'un ordre plus relevé que dans nos petites villes. Ainsi une société ouvrière convoque ses membres pour envoyer une adresse au roi, à propos de l'attentat. La société académique ouvrière, *Società accademica operaia*, donne un bal, *una festa di ballo*. La Ligue de l'enseignement annonce qu'elle ouvre ses écoles pour les ouvriers.

FLORENCE, 20 NOVEMBRE. — La capitale de la Toscane est toujours la charmante cité que vous connaissez. Depuis que je ne l'ai vue, elle est bien embellie. On a abattu les anciens murs ; des quartiers nouveaux ont été construits. La magnifique promenade *dei Colli* a été créée sur les collines qui entourent Florence au midi. En sortant de la porte romaine, on passe près des immenses cyprès de l'avenue du *Poggio imperiale*. Des deux côtés de la route des jardins publics, des squares, quelques villas charmantes. On aboutit au chemin bordé d'arbres verts qui conduit à San Miniato. Là, sur une

immense terrasse, s'élève un monument consacré à Michel-Ange. La statue grandiose du David s'élève sur un socle de granit. De ce point la vue est admirable. Au pied, le profilé si original de la vieille cité, la puissante tour de l'hôtel de ville, l'élégant campanile de Giotto, le dôme de la cathédrale; au fond, les montagnes violettes, et à droite et à gauche, l'Arno qui serpente à travers les riches campagnes.

A Florence, je retrouve M. et M^{me} Peruzzi. C'est pour moi un vrai bonheur, car je crois pouvoir les considérer comme d'anciens et bons amis. Ancien collègue de Cavour et plusieurs fois ministre depuis, Ubaldino Peruzzi appartient à cette forte et brillante génération d'hommes d'État italiens qui ont fait l'Italie. Les Peruzzi, qui ont leur chapelle du xv^e siècle à Santa-Croce, étaient la grande puissance financière de Florence, longtemps avant les Médicis. Ils avaient prêté à Édouard III d'Angleterre 300,000 écus d'or, somme énorme pour l'époque et qui « valait un royaume », comme disent les historiens du temps. Édouard III fit faillite; il répudia sa dette et les Peruzzi restent les créanciers de l'Angleterre. Si elle payait ce qu'elle doit, Peruzzi pourrait rembourser la dette de Florence. J'ai rencontré Ubaldino Peruzzi et donna Emilia en Égypte, à l'époque de l'ouverture du canal de Suez. Nous remontâmes ensemble le Nil, sur les vapeurs du Khédive. O les beaux souvenirs ! Le merveilleux climat ! La chaleur de juin avec un air vif, sec, léger, réconfortant; les couchers de soleil éblouissants sur le désert et sur les rochers rougeâtres qui bordent le fleuve; les claires nuits étoilées; et ces monuments écrasants de puissance, dont rien en Europe, pas même Pæstum, ne donne l'idée.

Nous revînmes ensemble par Brindisi et l'Italie. Nous causâmes deux jours et deux nuits durant. Après cela, je connaissais l'Italie politique de ce temps-là mieux que la Belgique.

Le premier mot de donna Emilia, quand je la revis, fut : Eh bien ! sommes-nous tombés aux mains des cléricaux ? Elle continuait ainsi une discussion commencée dix ans auparavant — je me le rappelle encore — en vue des montagnes dénu-

dées et blanches de la Crète. Je prétendais que peu à peu le clergé reprendrait en Italie le même pouvoir qu'il avait acquis en Belgique, par un travail lent et continu de trente années. Donna Emilia soutenait le contraire et elle m'expliquait parfaitement les différences nombreuses et profondes de la situation dans son pays et dans le mien. — Voyez, disait-elle, nous avons supprimé les couvents, tandis que chez vous ils abondent et se multiplient tous les jours. — C'est vrai, intervint Peruzzi, les grands couvents qui s'étalent au soleil sont aux mains de l'État; seulement, à côté, il s'en élève de nouveaux plus petits, mais plus nombreux que les anciens.

Cette fois, je dus avouer cependant que le parti clérical n'avait pas fait autant de progrès que je l'avais cru. Néanmoins je maintins que, d'après tout ce que je voyais, l'influence du clergé devait être très-grande, quoiqu'il n'en fît pas encore usage dans les luttes politiques. Je citai ce fait des Scolopes, qui avait récemment passionné tout Florence. Les frères Scolopes — c'est-à-dire des *scole pie*, des écoles pieuses — donnaient l'enseignement moyen pour compte de la ville. La loi n'était pas observée, car elle ne permet pas aux villes de faire donner l'instruction par des corporations. Le ministère Cairoli exigea que des maîtres laïques fussent nommés. Les Scolopes ouvrirent alors un établissement privé, et ils eurent immédiatement autant d'élèves que quand ils occupaient le local communal. — Le comte Bastogi, ancien ministre des finances, aujourd'hui directeur des chemins de fer méridionaux, intervint à son tour pour m'expliquer l'incident des Scolopes. Ces religieux, d'après lui, ne manquaient pas de connaissances. Ils avaient formé toute la génération actuelle. Comme ils avaient conservé en certaine mesure la tradition libérale du clergé d'autrefois, ils n'avaient point soulevé d'hostilité. Les parents avaient confiance en eux. Ils voulaient que leurs fils fussent élevés par les maîtres qui les avaient formés eux-mêmes. — Sans doute, répondis-je, ces raisons expliquent le fait. Mais il n'en reste pas moins certain que, dans une ville libérale, un grand nombre de familles considérées comme libérales ont préféré un établissement ecclé-

siastique à une école communale soutenue par l'État. C'est la preuve que la lutte contre les influences cléricales n'est pas encore très-vive, ici.

Le salon Peruzzi est un des plus intéressants de l'Italie. L'hiver on y rencontre tout ce que Florence compte de personnes distinguées, tant parmi les Italiens que parmi les étrangers. Donna Emilia s'occupe avec un feu et un enthousiasme lumineux de toutes les questions politiques du moment. Sa correspondance est plus étendue que celle d'un ministre. Chaque matin, elle écrit une quantité inouïe de lettres, pour demander des renseignements, des appréciations, des idées et pour communiquer les siennes. Le soir, elle cause de tout ce qu'elle a ainsi traité dans sa correspondance. Sa voix forte et bien timbrée, ses grands yeux brillants d'intelligence, la coupe du visage font penser à M^{me} de Stael. Peruzzi est le type le plus parfait de l'esprit toscan. Une ironie fine, peu de mots mais pleins de sens, un jugement exprimé par un geste ou un sourire, la quintessence du sel attique de l'Athènes moderne. Tandis que dona Emilia est toute passion et toute flamme, lui, au contraire, est toujours calme et contenu; mais tous deux adorent également leur chère Florence. Ils ont le patriotisme civique du moyen âge. La cité est leur vraie patrie, celle du cœur.

Leur salon n'est pas ouvert en ce moment. Ils sont encore à la campagne, dans leur villa d'Antella. Cependant, une après-midi j'y ai rencontré quelques hommes distingués, que je désirais connaître. C'est d'abord Angelo de Gubernatis, avec qui j'ai eu d'excellentes relations, quand il était directeur de la *Revista europea*. Il est maintenant professeur de sanscrit à l'*Instituto di studi superiori* et il écrit dans la *Nuova antologia*. C'est un des écrivains italiens cosmopolites qui forment le trait d'union entre la vie littéraire de son pays et celle des autres pays. Il fait paraître des articles dans l'*Athenæum* de Londres, dans l'*International Review* de New-York, dans la *Grenzboten* de Leipzig, dans la *Deutsche Rundschau* de Berlin. Par sa femme, qui est Russe, il a ses entrées dans

le monde slave et il écrit dans la *Viestnik Evropy* de Saint-Pétersbourg. Il fait aussi connaître les livres russes au public italien. Son ouvrage capital a paru d'abord en anglais, sous le titre de *Zoological Mythology*. Il a été traduit en allemand par Hartmann et en français par Regnaud, avec une préface par Baudry. Il y étudie le rôle des animaux dans les mythes. Il a sous presse une *Botanique mythologique*, également en deux volumes. Ses travaux sur l'épopée de l'Inde ont aussi une grande valeur.

Je rencontre encore ici M. Genala, le défenseur le plus actif, avec M. Brunialti, du principe de la représentation des minorités. Cette idée a attiré chez nous trop peu d'attention, malgré les travaux de MM. Rolin-Jacquemyns et Pety de Thozée. En Italie, les hommes les plus éminents se déclarent partisans du système, entre autres, Peruzzi et Minghetti. Il est certain que ce serait le meilleur moyen de donner à la représentation plus d'originalité et de consistance. La question de la réforme électorale est à l'ordre du jour en Italie. Actuellement, le cens est le même qu'en Belgique, 40 francs; mais chaque collège ne nomme qu'un seul député. Dans beaucoup de localités, l'indifférence est telle, qu'il est rare de voir la moitié des électeurs se rendre au scrutin. Cette indifférence tient, me dit-on, à deux motifs. D'abord, la différence de principes que représentent les concurrents est souvent si légère, que la lutte n'inspire d'enthousiasme à aucun des deux partis. En second lieu, les électeurs se disent : « Que l'un ou l'autre soit nommé, le résultat sera le même; ce seront les mêmes crises ministérielles, les mêmes impôts, la même marche des affaires. Dès lors, à quoi bon nous déranger? » Quoi qu'il en soit, les abstentions sont si nombreuses, que de divers côtés on y cherche un remède. La représentation des minorités réveillerait évidemment le zèle des électeurs, puisque chacun pourrait voter pour les candidats qui auraient toutes ses sympathies. La gauche voudrait introduire le scrutin de liste et donner le vote à tous ceux qui savent lire et écrire. D'autres réclament le suffrage universel.

Je cause ensuite avec M. Comparetti, le savant professeur

de littérature grecque, d'abord à l'université de Pise, aujourd'hui à l'Institut supérieur de Florence, directeur de la *Rivista di Filologia*. Il me confirme ce que l'on m'avait dit déjà à Padoue et à Bologne : les jeunes gens n'arrivent pas, dans l'enseignement moyen, à apprendre sérieusement le grec. Cependant ici le latin, si rapproché de l'italien, s'apprend facilement, et il n'est point fait de place aux langues vivantes.

24 NOVEMBRE. — Tout le monde me parle de la crise effroyable que traverse Florence. C'est une situation désolante. A l'époque où Florence était capitale, elle a été entraînée à de grands travaux qui ont exigé de nombreux emprunts. En 1864, avant le transport de la capitale, le budget de Florence se soldait par un excédant. En 1878, elle était chargée d'une dette de 166 millions, et le déficit pour 1879 est calculé à plus de 9 millions. Après avoir épuisé toutes les ressources et poussé l'impôt sous toutes les formes aux plus extrêmes limites, la pauvre cité aux abois a dû avouer qu'elle était hors d'état de payer l'intérêt de sa dette. Elle a fait faillite. Ce qu'il y a de cruel, c'est que parmi les créanciers figurent les caisses d'épargne, la Banque toscane, la commune de Prato, des établissements de bienfaisance et des particuliers qui ont escompté des lettres de change. Les titres de la dette communale se trouvaient répandus dans toutes les classes de la population. La faillite est ainsi une ruine générale. Le transport de la capitale à Rome a fait partir plus de 50,000 habitants. La consommation a énormément diminué. Toute l'activité commerciale a été atteinte. En même temps, l'accroissement continu des impôts rendait tout travail plus onéreux. Les loyers baissaient énormément. La valeur des immeubles diminuait des trois quarts. Les revenus des particuliers étant ainsi considérablement réduits, leurs dépenses l'ont été dans la même proportion. Les sources du travail ont été taries de toutes façons. Ce serait une instructive mais lamentable étude à faire que de suivre dans toutes ses conséquences la ruine et la faillite d'une grande ville.

L'État, dit-on, viendra au secours de Florence. Il serait

juste qu'il le fasse largement. C'est le départ pour Rome qui a ruiné Florence. Le crédit de l'Italie est intéressé à ce qu'il n'y ait pas ici une désastreuse faillite dont, en réalité, elle serait solidaire. Déjà les esprits sont très-aigris. L'explosion des bombes Orsini montre que les haines sont devenues si violentes qu'elles frappent au hasard, uniquement pour faire le mal. Ce serait un grand malheur pour l'Italie si le vrai cœur du pays restait profondément ulcéré. A de si grands maux, il faut d'énergiques remèdes.

Avec le secours qu'on obtiendra certainement, il faut, avant tout, rembourser les caisses d'épargne. Mais, en tout cas, il ne faut à aucun prix augmenter les impôts. Ce serait contraire à l'intérêt même des créanciers, car ce serait achever de ruiner Florence. Mieux vaut réduire momentanément les intérêts, sauf à reprendre le paiement intégral, quand la situation se sera améliorée.

25 NOVEMBRE. — Je visite l'Institut supérieur. Florence n'a pas d'université, celle-ci se trouve à Pise, mais elle a un institut où il y a une faculté de philosophie et lettres, de sciences naturelles et de médecine, avec d'admirables collections et de vastes locaux qu'on achève en ce moment. La dépense annuelle s'élève à 550,000 francs. Aucune université chez nous n'est aussi bien montée et n'a un enseignement aussi approfondi. Ainsi, outre Gubernatis, qui enseigne le sanscrit, je trouve A. Severini et C. Picini pour les langues de l'extrême Orient, L. Fausto pour les langues sémitiques comparées et pour l'arabe, D. Castelli pour l'hébreu, C. Paoli pour la Paléographie. Chose remarquable, tous ces cours de langues étrangères sont très-suivis. Ainsi, en 1877, je note 5 élèves pour le japonais et le chinois, 14 élèves pour l'arabe, 9 élèves pour l'hébreu, 4 pour les langues sémitiques comparées, 23 élèves pour le sanscrit dont 22 appartiennent aux cours normaux et se destinent à l'enseignement moyen, 13 élèves pour la paléographie, dont 9 normalistes. Ces chiffres prouvent un grand amour de la science. En Belgique, nous n'avons pas toutes ces chaires, et si nous les avions, combien y aurait-il d'auditeurs ? hélas ! Il est vrai qu'ici le respect de la

nombre

science est général et les savants reçoivent les honneurs qui leur sont dus. Les plus éminents, sans distinction de parti, ont été nommés sénateurs par le roi ; ils ont reçu les plus hauts grades des ordres nationaux ; partout on les recherche et même les salons les plus exclusifs s'honorent de les recevoir.

Florence devrait être la vraie capitale littéraire et artistique de l'Italie. Son glorieux passé lui assigne cette mission. Puisqu'il a fallu fixer à Rome la capitale politique, on devrait faire de Florence le centre des hautes études. Ce serait là la meilleure compensation à lui donner. Ici encore, je trouve l'aristocratie dévouée au progrès de l'enseignement. Peruzzi est président du conseil d'administration, dont font partie les marquis Ridolfi et Alfieri.

Le professeur d'anthropologie, Mantegazza, me montre ses collections. Il a beaucoup voyagé et beaucoup écrit. La liste de ses ouvrages prend deux grandes pages in 8°. Il publie les archives d'anthropologie et d'ethnologie. Outre ses publications purement scientifiques, il a fait paraître des notes de voyage, des souvenirs, des œuvres littéraires qui ont eu le plus grand succès. Il a réuni une collection de crânes extrêmement complète, surtout pour les anciennes races italiennes. Il prétend qu'on distingue toujours facilement le crâne d'un homme de celui d'une femme. L'arcade sourcilière est beaucoup plus marquée chez l'homme. Il a publié différents travaux à ce sujet. Il me montre aussi un crâne trouvé sous le péperin et qui remonte ainsi aux époques les plus reculées. Ce crâne n'est pas inférieur à celui de la race blanche actuelle. Ce n'était donc pas une race rapprochée de l'animalité qui vivait alors. Le professeur Herzen a un institut parfaitement monté pour la physiologie. Il me donne le détail d'expériences très-curieuses qu'il poursuit. Plus l'émotion qu'un individu éprouve est vive, plus le cerveau développe de chaleur. Les expériences se font sur un chien. On lui présente une feuille de papier : son attention est attirée par cet objet. Cette émotion produit un certain degré de chaleur. On lui offre un morceau de viande : l'émotion est

bien plus forte et la température s'élève beaucoup plus. M. Herzen me montre l'instrument au moyen duquel il fait ces délicates observations.

A l'institut supérieur, il y a une chaire spéciale pour l'explication du Dante. Elle est occupée par M. Juliani, qui a publié toute une série de travaux sur le grand poète florentin. L'étude du Dante occupe une place considérable dans l'enseignement supérieur et même dans l'enseignement moyen. Beaucoup de personnes savent la *Divine Comédie* par cœur. C'est ainsi que se perpétue l'idéalité. Ici, on aime encore les beaux vers. La poésie fait partie de la haute culture. C'est certainement un élément de supériorité pour la nation. A notre époque, on n'est que trop porté à s'absorber exclusivement dans la poursuite des intérêts matériels. Ailleurs on ne lit plus de vers.

Le marquis Alfieri, au prix d'énormes sacrifices, a fondé avec quelques amis et collaborateurs une *École des sciences politiques et administratives*, comme celle que M. Boutmy dirige avec tant de succès à Paris. L'État devrait encourager ces études et il le pourrait d'une façon très-efficace et sans déboursier un sou. Il suffirait d'établir un diplôme spécial de docteur en sciences politiques et administratives comme celui qui existe en Belgique, en exigeant ce grade pour les hautes fonctions, par exemple pour celles de préfet et de sous-préfet. Comme le nombre de ceux qui espèrent un jour — et non sans raison — arriver à ce poste est énorme, les cours seraient très-suivis. L'utilité serait considérable pour la marche des affaires. Des connaissances sérieuses de politique et d'économie politique sont aujourd'hui indispensables. Grâce à la méthode d'observation, ces sciences peuvent fournir des solutions positives. Dans un pays où la bourgeoisie gouverne, si elle est ignorante et nourrie d'illusions, elle fera maintes sottises. Les lois seront mauvaises; la nation en pâtira et la liberté même sera un jour compromise. Par suite du culte des théories abstraites et absolues, que d'erreurs enracinées dans les cervelles contemporaines! Pour être admis à la Chambre, il faudrait avoir passé un examen

sur Montesquieu et Tocqueville. Que de lumières ! Que d'avertissements ! Que de dangers signalés ! Nous marchons irrésistiblement vers la démocratie. Mais si la démocratie n'est pas sage, elle conduira au despotisme, comme jadis en Grèce et à Rome. Faire vivre ensemble la liberté et la démocratie, tel est le grand et redoutable problème. Si nous ne parvenons pas à le résoudre, le césarisme reviendra. En 1848, la république a échoué en France ! En ce moment, expérience nouvelle, entreprise avec plus de maturité et de sagesse. Mais les difficultés sont grandes encore. Montrer à quelles conditions des institutions libres peuvent se fonder et durer, voilà ce que peut enseigner une école comme celle qu'a créée le marquis Alfieri. Il y a mis une clairvoyance, une persistance, un dévouement inspirés par l'amour ardent de l'Italie qu'a faite son oncle Cavour. L'Italie est constituée géographiquement, mais elle cherche encore son assiette intérieure et elle remanie ses institutions de droit public. Comment le fera-t-elle avec succès sans les lumières de la science spéciale ? L'État ne devrait rien négliger pour attirer à l'école politique de Florence toute la jeunesse qui plus tard gouvernera le pays. L'Italie a ce grand avantage que l'histoire des institutions et des luttes intérieures de ses républiques offre à la science expérimentale les matériaux les plus abondants, les plus instructifs que l'on puisse désirer. Le passé ainsi interrogé doit servir de guide à l'avenir. Que de belles études à faire en ce sens !

27 NOVEMBRE. — Nous dînons chez M^{me} Mariani. Dans son salon se réunissent aussi les hommes de lettres, les artistes, les savants et ceux qui les recherchent. L'appartement est fait pour recevoir une si docte compagnie. Il est immense, mais si rempli de meubles, qu'il reste peu de place libre. Tout autour, des bibliothèques basses, dont les rayons sont garnis de beaux livres et dont les tablettes sont couvertes de statuettes, de vases anciens, de bronzes et d'une foule d'objets d'art les mieux choisis ; aux murs, des tableaux. De grandes tables couvertes d'albums et de photographies. De divers côtés, des groupes de fauteuils et de sofas, qui sem-

blent appeler les causeurs. Dans ce milieu, on respire un air tout imbibé d'effluves artistiques et littéraires. Nous sommes heureux de revoir ici M^{me} Minghetti, qui se rend à Rome. Parmi les convives se trouve un conteur charmant, d'une mémoire inouïe et qui connaît toute l'Europe. C'est sir James Lacayta, qui, par je ne sais quelle combinaison de nationalités, se trouve être à la fois gentilhomme anglais et sénateur du royaume d'Italie. Sir James est Italien de naissance; mais il a si longtemps résidé en Angleterre, qu'il y a été naturalisé. Il a été l'ami intime de lord Landsdown, l'ancien ministre, et il l'est resté de toute la famille. Il a été aussi secrétaire de M. Gladstone, quand celui-ci a visité les îles Ioniennes, lors de ce fameux voyage qui a abouti à la cession des îles à la Grèce. Sir James nous cite tour à tour des poésies italiennes et des vers anglais. Ce mélange intime, dans la même personne, du génie littéraire de l'Angleterre et de l'Italie fait une impression vive et étrange.

Je cause longuement avec Karl Hillebrand qui, lui, est autant Italien qu'Allemand. Il écrivait autrefois dans la *Revue des Deux Mondes*, mais après les événements de 1870, sa position y est devenue impossible. Maintenant, il réside à Florence et il publie à Leipzig une revue, *Italia*, consacrée uniquement à faire connaître l'Italie à l'Allemagne.

Les relations entre les deux pays sont beaucoup plus intimes qu'on ne se l'imagine d'ordinaire. Les jeunes savants italiens vont fréquemment achever leurs études dans les universités allemandes, et presque tous savent bien l'allemand. Le nombre des Allemands qui visitent l'Italie est très-considérable. Cependant les sympathies pour la politique allemande se sont singulièrement refroidies depuis que M. de Bismarck semble vouloir se réconcilier avec Rome et se brouiller avec la liberté. Le revirement est frappant. C'est la France, aujourd'hui, qui redevient populaire, depuis qu'elle a échappé aux tentatives de restauration et qu'elle semble vouloir fonder définitivement un régime d'ordre et de liberté.

Hillebrand connaît à fond l'Italie. D'après lui, le clergé

n'a guère d'influence, parce qu'il manque de dignité, d'instruction, de ressources et souvent de moralité. Une réaction n'est donc pas à craindre. Le mal de l'Italie est que ses forces se consomment en crises incessantes qui rendent l'action du gouvernement plus nuisible qu'utile. Avec le corps électoral actuel, il n'y a pas de remède. Il faut l'élargir et ne pas craindre d'aller jusqu'au suffrage universel. Le paysan qui viendra voter est très-intelligent, même quand il n'a pas d'instruction. Il choisira des gens qui s'occuperont des intérêts réels du pays et non des luttes de coteries. C'est à cela qu'il faut échapper à tout prix. — Je réponds que le suffrage universel aura peut-être pour effet de créer des partis mieux définis, ce qui serait un avantage incontestable. Mais, d'un autre côté, ne fera-t-il pas arriver à la fois des radicaux élus par les villes, et des cléricaux élus par les campagnes? Le pays est-il déjà assez fortement constitué pour ne pas souffrir de la lutte violente des deux partis extrêmes, sans compter le danger qu'ils s'unissent un jour pour écraser le parti national-libéral bourgeois qui a fait l'Italie? Il y a là, à mon avis, un redoutable inconnu. C'est ici, plus qu'en Angleterre, qu'on pourrait dire qu'une réforme aussi radicale serait un *leap in the dark*.

M. Barzellotti, professeur de philosophie, jeune encore, mais à qui, dit-on, est réservé un brillant avenir scientifique, me dit quelques mots du mouvement philosophique en Italie. L'hégélianisme est toujours représenté avec éclat, à Naples, par les professeurs Vera et Spaventa. On trouve encore par-ci par-là quelques platoniciens, quelques spiritualistes, mais on ne peut nier que les doctrines positivistes et même matérialistes ne fassent de grands progrès, à l'ombre des formules scientifiques. Les écrits d'Herbert Spencer sont beaucoup lus et exercent une grande influence.

Le soir, une dame autrichienne, pour qui précisément notre amie, M^{me} Paula E..., m'avait donné une lettre, vient rendre visite à M^{me} Minghetti — c'est la princesse de Salm-Lichtenstein. Nous causons, naturellement, de l'Autriche. Elle appartient au groupe de l'aristocratie libérale qui, comme

telle, n'a pas vu avec plaisir l'annexion de la Bosnie, voulue et préparée par le parti militaire. Cette conquête, qui doit fortifier l'élément slave, a réveillé, dit-elle, le conflit des nationalités. Les Hongrois sont mécontents, parce qu'ils trouvent qu'il y a déjà trop de Slaves dans l'empire. Les Allemands ne sont pas plus satisfaits; ils voient dans les annexions au delà de la Save une cause inévitable d'accroissement du budget de la guerre et, pour l'avenir, une occasion de conflits avec la Russie et même avec la Turquie. Chose étrange, les plus conservateurs, les plus réactionnaires parmi la haute aristocratie, les féodaux, s'entendent avec les démocrates tchèques et avec les fauteurs du slavisme pour approuver l'annexion. Et cependant, en entraînant l'Autriche dans la voie des reconstitutions des nationalités, elle aboutira au progrès de la démocratie. — Les féodaux autrichiens rêvent le fédéralisme. Ils espèrent que l'élément slave, fortifié par l'adjonction d'une nouvelle province slave, deviendra assez puissant pour qu'on soit obligé de lui accorder l'autonomie. Alors le dualisme centralisateur austro-hongrois, qui existe maintenant, devra cesser. Il faudra accorder à la Bohême les mêmes droits qu'à la Hongrie et à la Cisleithanie. Le Tyrol réclamera à son tour et, pour satisfaire tout le monde, il faudra aller jusqu'au fédéralisme. Dans ces divers pays autonomes, rattachés seulement comme sous l'ancien régime, par un lien très-lâche, les féodaux espèrent exercer une influence prépondérante qu'ils ne peuvent avoir maintenant ni à Vienne ni à Pesth.

Je me permets de dire qu'à mon avis, les féodaux seront probablement déçus dans leurs espérances de restauration de l'ancien régime, mais qu'au fond cependant ils défendent les vrais intérêts de l'Autriche et, par suite, de l'Europe.

L'Autriche n'a plus le choix. Ou elle donnera satisfaction aux Slaves, qui à eux seuls sont aussi nombreux que les Allemands et les Hongrois réunis, ou elle cessera d'exister. La domination turque est finie. Lord Beaconsfield ne ressuscitera pas un mort. Si l'Autriche se refuse à grouper sous son égide les populations slaves du Danube et des

Balkans, si elle s'oppose à leur développement, celles-ci se tourneront vers la Russie. Cela est inévitable et naturel. Elle sera ainsi enserrée de toutes parts entre les provinces du grand empire moscovite. Les Slaves des pays autrichiens, surtout ceux du Sud, de même langue que ceux de la Turquie, voudront se réunir à celle-ci. Les Tchèques suivront le même mouvement, on le voit déjà maintenant. Il se fera ainsi un travail de décomposition irrésistible, ceci est absolument évident. L'Autriche ne peut donc se sauver qu'en occupant elle-même la place laissée vide par les Turcs. Ainsi, en constituant un second empire slave, elle empêchera le triomphe du panslavisme et sauvera l'Europe. Voilà pourquoi les partisans du principe des nationalités et des idées libérales et démocratiques doivent applaudir à chaque pas en avant que fait l'Autriche dans la péninsule des Balkans.

28 NOVEMBRE. — M. Pasquale Villari vient me voir et m'apporte des lettres de recommandation pour Naples, d'où il est originaire. Il est aujourd'hui professeur de la philosophie de l'histoire à l'Institut supérieur. C'est un des écrivains les plus distingués de l'Italie. Ses deux grands ouvrages : *Savonarola e sui tempi* et *Machiavelli e sui tempi* sont devenus classiques et cités partout. Dans ses *Lettere meridionale* il a tracé d'une plume incisive et véridique un tableau frappant des souffrances et des vices de Naples et de la Sicile. Quoiqu'il ne s'occupe pas *ex professo* d'économie politique, on le range parmi les *Katheder socialisten* et les réformateurs avancés. Nous causons de la situation des classes inférieures. D'après lui, elle est bien fâcheuse presque partout. En Lombardie, la nourriture des ouvriers agricoles est si insuffisante, que l'abus de la polenta de maïs leur donne une espèce de lèpre, la *Pellagre*. Dans les Romagnes, ils sont couverts de haillons et vivent dans des trous, quand ils ne sont pas décimés par les fièvres. Dans les campagnes des provinces méridionales et en Sicile, leur sort est si pitoyable, qu'ils aiment souvent mieux se jeter dans la montagne et vivre de brigandage. A Naples, les pauvres sont entassés dans des caves et dans des bâtiments-casernes dont l'horreur

ne peut se dépeindre. Dans la Toscane, dans l'Émilie et dans le Piémont, la condition des ouvriers est meilleure.

N'ayant pas le temps de visiter en ce moment les campagnes toscanes, je lis l'excellent travail, la *Mezzeria in Toscana*, du baron Sidney Sonnino. Il connaît à merveille cette région, puisqu'il y vit au milieu de ses propriétés. Le régime agraire ici est le métayage. Le propriétaire fournit la terre et le capital d'exploitation, il paye aussi l'impôt foncier et, après la récolte, on partage par moitié les produits. Sismondi a tracé, dans ses *Études économiques*, un tableau enchanteur du bonheur champêtre des métayers toscans, qui était classique en son temps. Récemment, M. Bertagnolli, s'armant des faits recueillis avec une universelle érudition, a dressé contre le métayage un accablant réquisitoire. D'après M. Sonnino, là où les anciennes conditions du métayage n'ont pas été aggravées au profit du propriétaire, la condition des cultivateurs, sans être tout à fait aussi heureuse qu'elle apparaît dans l'idylle de Sismondi, est néanmoins très-tolérable. Les mauvaises années, ils souffrent et s'endettent. Mais les propriétaires exigent rarement le dernier sou et, ce qui est très-favorable, le fermage réglé par la coutume n'est pas soumis à l'âpre enchère de la concurrence. Les relations entre propriétaires et locataires restent encore empreintes de l'ancien esprit patriarcal. La guerre des classes n'est pas déclarée, et c'est là un grand point. Quant aux résultats économiques, ils ne sont pas mauvais, car les campagnes du bassin de l'Arno sont cultivées comme un jardin et les bâtiments, les clôtures, les chemins, les fossés, tout est bien entretenu et répond aux besoins. M. Minghetti est aussi grand partisan du métayage. Le fait est que le Bolonais est aussi parfaitement cultivé et le paysan paraît jouir d'une certaine aisance.

× Dans toute cette région, le curé exerce encore une assez grande influence. Ce n'est pas comme chez nous celle d'une autorité supérieure qui s'impose et qui s'arme du pouvoir surnaturel des sacrements; c'est celle d'un bon voisin que l'on rencontre au marché, dans la boutique de l'épicier, sur

la place publique, avec qui l'on cause volontiers et qui donne de bons conseils. Quand il n'y a pas de lutte politique et que le prêtre ne prétend pas être le maître, rien n'éloigne de lui ses paroissiens ; au contraire, leurs intérêts sont presque toujours les mêmes et il a l'influence naturelle que donne un peu plus d'instruction. Pourquoi combattre un curé qui ne demande qu'à vivre tranquille et à dire sa messe, en pensant à sa vigne et à ses oliviers ? C'est tout simplement un paysan qui s'est un peu frotté de latin et qui vit comme les autres ; ce n'est pas un soldat militant de l'Église universelle, un apôtre qui croit devoir travailler à établir l'omnipotence de la papauté. Tel est encore ordinairement le prêtre actuel, mais bientôt il aura changé, car, au séminaire, on prépare une génération dressée et armée pour le combat.

ÉMILE DE LAVELEYE.

